

TROIS REGARDS ; *le feuillage, l'ardoise, l'ombre*

Emmanuel Raquin-Lorenzi

Installation.

Quelque chose de la farouche *serpente* se livre à nous parfois, par hasard, à propos d'autre chose, du coin de l'œil. On ne s'en aperçoit qu'après, juste après, dans une émotion retardée, le décalage d'un immédiat souvenir. On le sait, c'était *elle*, un fragment de son corps, un mouvement... On peut alors, prudemment, dégager ces souvenirs, sans rien briser, au plus près de la sensation native. On s'aperçoit alors qu'elle affleure, à chaque fois, tout au bord d'une limite, sur un seuil : ombre longue ou éclat de lumière le soir sur la prairie; instant où, sous une brusque pluie, le bleu ou le gris d'une ardoise bascule, montrant soudain son ventre sombre et profond comme la nuit, glissement furtif le matin dans l'anfractuosité sombre d'un feuillage. En rapprochant les sources de ces émotions, les *seuils* qui les font naître ; en rassemblant, en un enclos sacré, ses membres épars, ne pourrait-on se donner, peut-être, une chance de sentir, d'un seul regard, sa présence, d'apercevoir, dans sa fuite, quelque chose d'*elle*?



Ombres

Dispositif de l'installation originale

Le Feuillage, l'Ardoise et l'Ombre sont assemblés en un lieu unique par une ligne blanche tracée au sol comme le *templum* des anciens haruspices. Le *templum* est tracé à la craie ou à la chaux.

Le Feuillage

Trois miroirs concaves réfléchissent le feuillage d'un même grand arbre sous trois angles différents. Les trois images, conduites de miroirs en miroirs au centre d'une chambre blanche, sont de là projetées, jointives, sur ses parois, de sorte que l'image de l'extérieur du feuillage, retournée, est ici vue de l'intérieur.

Arbre au printemps ou au début de l'été, avant toute couleur d'automne, lumière du jour, miroirs, trois parois blanches montées à angle droit, de 2x2,14 mètres chacune. A l'emplacement de la quatrième paroi, absente, les spectateurs pénètrent jusque auprès du centre de la chambre, d'où ils s'immergent dans les images. Une variante, qui peut être montrée en toute saison et en tout lieu, utilise les images cinématographiques en couleurs (super 16 mm, 3 plans de 4 min. chacun, 3 projecteurs synchronisés) ou leur numérisation vidéo (rétroprojections sur les parois) d'un marronnier du parc Monceau à Paris, tournées le 6 août 1996 à 7 heures du matin.

L'Ardoise

Un peu d'eau, par moments, mouille l'ardoise.

Bloc d'ardoise de l'Anjou, eau, clepsydre pour mouillage intermittent.

L'Ombre

Sur le sol beige clair, une ombre, sculptée par interférence de sources de lumière et modelée par des caches.

Quatre projecteurs de lumière électrique sur pieds, dont deux avec caches métalliques découpés et deux de faible intensité pour atténuer certaines parties de l'ombre, sol beige clair.



schéma Pierre Gory

Présentation numérique

Le Feuillage présente allusivement un dispositif dont l'objet est de retourner l'extérieur du feuillage d'un grand arbre afin d'en envelopper le regard, ainsi amené au plus près d'une sensation fugace, aussitôt évanouie.

L'Ombre évoque les sculptures d'ombre de l'installation originale à partir de dessins modèles des caches placés devant les projecteurs.

L'Ardoise est une réinterprétation numérique de l'installation originale :

Franchie la limite blanche du templum, deux visages de la serpente s'offrent à notre regard, à la rencontre de la pierre et de l'eau. Selon la pierre, selon l'eau, selon le temps, se déplace la sensation qui donne à voir quelque chose d'elle : pierre serpente, eau serpente.

Deux plans muets ; le regard passe de l'un à l'autre, revient : au passage, entre les deux, entre souvenir et pressentiment, peut se saisir quelque chose de la serpente. Elle est l'un et l'autre, entre l'un et l'autre, pierre et eau, masculin et féminin, ce qui enveloppe et ce qui absorbe.

Mouillure ; la pierre serpente



Parfois, faible flot, averse légère : affleure soudain à la surface de la pierre et s'épanouit sa chair obscure, puis, à l'inverse, lentement revient sa peau argentée.

Coulure ; l'eau serpente



Parfois, la pierre résiste, plus dense, déjà saturée par un temps humide, ou plus large flot : c'est alors l'eau, quand elle se déhanche pour caresser la pierre, qui peut laisser entrevoir, dans son mouvement, le passage furtif d'un *souple corps*.